« Il y a plusieurs sens du mot « croyance ». au sens le plus large, une croyance est un certain état mental qui porte à donner son *assentiment* à une certaine représentation, ou à porter un *jugement* dont la vérité objective n'est pas garantie et qui n'est pas accompagné d'un sentiment subjectif de certitude. En ce sens, la croyance est synonyme d'*opinion*, qui n'implique pas la vérité de ce qui est cru, et s'oppose au savoir, qui implique la vérité de ce qui est su. À la différence d'un savoir ou d'une connaissance, qui sont en principe *absolument* vrais, la croyance comme opinion est *plus ou moins vraie*, et peut ainsi désigner un assentiment à des représentations intermédiaires entre le vrai et le faux, qui ne sont que *probables*. Parce que la vérité de ce qui est cru est seulement possible, et que l'adhésion de l'esprit au contenu d'une croyance peut être plus ou moins forte, le sens de la notion varie selon le degré de garantie objective accordé à la représentation et selon le degré de confiance subjective que le sujet éprouve quant à la vérité de cette représentation. 1) Quand la garantie objective d'une opinion est très faible, ou nulle, bien que celui qui l'affirme puisse éprouver une conviction très forte du contraire, « croyance » est simplement synonyme d'*opinion fautive ou douteuse*, et se décline comme *préjugé, illusion, enchantement ou superstition*. Ainsi les idées entretenues au sujet des phénomènes surnaturels ou magiques, comme des guérisons miraculeuses, des pouvoirs extralucides ou de sorcellerie, ou encore au sujet d'êtres ou d'événements merveilleux ou mythiques tels que les fées, les farfadets, fantômes ou rencontres du troisième type. 2) Quand les croyances sont susceptibles d'être vraies ou d'avoir un certain fondement objectif, ou sont en attente de vérification ou de justification, on parle de *souçons, de présomptions, de suppositions, de prévisions, d'estimations, d'hypothèses* ou de *conjectures*. 3) Quand on veut désigner des croyances reposant sur un fort sentiment subjectif mais dont le fondement objectif n'est pas garanti, on parle de *convictions, de dogmes, ou de doctrines*. 4) On parle enfin de croyance en un dernier sens, pour désigner une attitude qui n'est pas, comme l'opinion, proportionnée à l'existence de certaines données et de certaines garanties, mais qui va au-delà de ce que ces données ou garanties permettent d'affirmer. C'est en ce sens que l'on parle de la croyance *en* quelqu'un ou quelque chose, pour désigner une forme de confiance ou de *foi*. Dans ce cas, le degré de certitude subjective est très fort, bien que le degré de garantie objective puisse être très faible. La question de savoir si les croyances religieuses appartiennent à cette catégorie ou aux autres est une affaire de doctrine. Font-elles partie des croyances fausses ou douteuses ? Ou bien relèvent-elles d'un type de vérités distinctes ? Les « vérités » de la foi peuvent susciter une adhésion et un sentiment de certitude *en dépit* de leur absence de garantie objective selon les critères usuels de la raison et de l'expérience commune. Le croyant (ou du moins un certain type de croyant) sait que les données qui peuvent confirmer sa croyance, en Dieu par exemple, sont loin d'être attestées. Mais il s'en tient nonobstant à sa croyance, soit parce qu'il la pense confirmée par une évidence supérieure, soit parce qu'il décide de la tenir pour vraie *contre* toute évidence et précisément en vertu du fait qu'elle est telle (*credo quia absurdum*).

La classification des modes de la croyance que donne Kant recoupe dans une large mesure ces distinctions. Il appelle la croyance au sens générique *assentiment* ou *tenir-pour-vrai* (*Fürwahrhalten*), qui représente *subjectivement* quelque chose comme vrai, qui donne lieu à des *jugements*, et l'oppose à la connaissance (*Wissen*), qui est un jugement ayant pour propriété *objective* la vérité. L'assentiment a deux espèces, la *certitude*, liée à la conscience de la nécessité, et l'*incertitude*, liée à la conscience de la contingence. Cette dernière se subdivise en incertitude subjectivement et objectivement insuffisante, ou *opinion*, et en incertitude objectivement insuffisante mais subjectivement suffisante, ou *foi* (*Glauben*). Une croyance qu'on peut communiquer et juger valable pour chaque individu rationnel est une *conviction*, et une croyance qui n'est valable que pour un sujet (qui n'a de causes subjectives que dans l'esprit qui juge) est une *persuasion*.

Comme on le voit, un trait essentiel des croyances (ou du moins de quelque chose qui les accompagne) est qu'elles sont susceptibles de degrés : les représentations auxquelles on accorde sa créance sont *plus ou moins* garanties, et on croit *plus ou moins fermement* ce que l'on croit, avec un sentiment subjectif qui peut aller de l'incertitude complète à la certitude totale. La dimension philosophique principale d'analyse de la croyance qui ressort des sens usuels de la notion et de la taxonomie kantienne est la dimension *épistémologique* et *normative*. Elle met l'accent sur la vérité ou la fausseté des croyances, et sur l'absence ou la présence de raisons ou de justifications objectives de celles-ci. De ce point de vue la question principale est : les croyances ont-elles des *raisons*, ou bien n'ont-elle que des *causes* ? Si l'on soutient qu'elles n'ont que des causes, elles sont nécessairement irrationnelles ; comme le dit Wilhelm Busch : « les affaires de croyances sont des affaires d'amour. Il n'y a pas de raison pour ou contre cela. » Ce qu'elles appellent alors ce n'est pas vraiment une épistémologie mais une étiologie de l'erreur. C'est là un thème classique du rationalisme : la seule vraie connaissance est celle que peut nous fournir la raison, et tout ce qui n'est pas vérité d'entendement tombe nécessairement dans le domaine de la *doxa* et de l'illusion. Si au contraire, les croyances ont des raisons, elles peuvent être rationnelles. S'il peut être rationnel de croire des vérités qui ne sont au mieux que probables, et s'il existe un intermédiaire entre la certitude absolue et l'ignorance ou le doute, la croyance cesse de s'opposer à la connaissance. En ce sens, la tâche de l'épistémologie ou de la théorie de la connaissance n'est pas de séparer le bon grain – la connaissance – de l'ivraie – la croyance – , mais plutôt de déterminer ce qu'il faut de plus à celle-ci pour acquérir une validation objective. Toute théorie de la connaissance doit se fonder sur une théorie de la croyance. »

Myriam Revault D'Allonnes « Croyance, institutions, et imaginaire social », in *Croire et faire croire. Usages politiques de la croyance*, sous la direction de Anne Muxel, éd. Les Presses de Sciences Po, 2017, p. 18 et sq

(977 mots)

« Les croyances au pluriel désignent, dans la langue courante, les contenus propres à tel ou tel peuple, époque, groupe, contenus sur lesquels les sciences humaines (l'histoire, la sociologie ou l'anthropologie) ont beaucoup à dire. La philosophie est, quant à elle, confrontée à un problème spécifique qui est l'usage du terme singulier : *la* croyance, à savoir l'acte de croire, et non le contenu ou l'objet de la croyance, ou encore *la* croyance comme attitude d'acceptation liées à la certitude et à la vérité.

Aujourd'hui, dans le langage courant et compte-tenu du contexte historique et politique, on lie la croyance (les croyances) ou le fait de croire à des positions religieuses : on assimile plus ou moins la croyance et la foi, comme si la croyance était essentiellement de l'ordre des convictions religieuses ou apparentées. Or ce n'est pas le fond du problème : l'essentiel tient au rapport très énigmatique que la croyance entretient avec la vérité. Croire c'est « tenir pour vrai », c'est accorder au contenu auquel on croit une prétention ou une présomption de vérité. Ce rapport à la vérité pose problème parce qu'il s'affirme en l'absence de preuves : sa condition, c'est la conviction intime du sujet, sa subjectivité. C'est pourquoi la tradition philosophique a très souvent opposé la croyance à la raison, à la rationalité qui s'appuie quant à elle sur des conditions objectives, sur la vérité démonstrative et rationnelle.

La croyance est un terme polysémique qui désigne à la fois le contenu ou l'objet de la croyance – ce à quoi ou en quoi l'on croit – et l'acte qui consiste à affirmer la réalité ou la vérité d'une chose ou d'une proposition. Cette deuxième acception – sur laquelle j'ai choisi de focaliser l'analyse – renvoie à *l'acte de croire* lui-même, à l'acte qui pose une réalité sans certitude attestée par une preuve. Ce dernier élément, capital, permet de distinguer la croyance d'autres attitudes mentales : c'est l'absence ou l'impossibilité d'une justification rationnelle de la thèse à laquelle on adhère qui caractérise la croyance, qu'il s'agisse du langage usuel, courant, où la croyance équivaut ou s'identifie à une simple opinion (*croire que*) ou que l'on ait affaire à une connotation religieuse plus marquée où le terme de croyance rejoint celui de foi (*croire en*).

La croyance désigne donc (ce qui constitue une première source de malentendu) aussi bien l'acte de croire que l'objet de la croyance ; la croyance recouvre aussi bien le croire et le cru, l'activité mentale et le résultat figé de ce mouvement psychique, la « croyance-objet ». L'idéologie au sens d'un ensemble, voire d'un système de représentations organisées qui, bien entendu, suppose des croyances relèverait par exemple de ce dernier sens. Mais toutes les croyances ne sont pas organisées comme des idéologies. Il en va de même pour les croyances religieuses, cosmologiques, mythologiques, magiques, politiques, etc.

On peut observer, ce qui accroît encore la complexité de la notion, que l'absence de preuve rationnelle peut être valorisée dans le registre de la foi religieuse ou de la théologie. L'immédiateté de la foi comme la révélation fulgurante (voir Pascal ou les grands mystiques) peuvent être tenus pour supérieures à la déduction et à la démonstration rationnelle. A l'inverse, la croyance est jugée négativement quand on la critique pour son insuffisance ou son absence de preuve dans le registre de l'opinion, de la « croyance-opinion ». Deux registres axiologiques différents véhiculent des évaluations et des jugements diamétralement opposés : l'évaluation est négative quand la croyance-opinion s'oppose au savoir vrai et à la science ; elle est positive dans le cas de la « croyance-foi » qui ne souffre pas de discussion ni d'objection.

Le verbe « croire » (rapporté à l'acte de croire) génère cette ambivalence. Il se décline de différentes manières et ces usages variés ont des conséquences sémantiques fondamentales :

croire *que*, croire *à*, ou croire *en* n'implique pas du tout la même chose. Quand je dis « je crois *que* », je me tiens au registre de l'opinion, de la *doxa*, j'énonce une opinion, et au fond, je peux croire à peu près n'importe quoi.

Croire *à* est un acte ou un geste qui m'engage déjà beaucoup plus, parce qu'il présuppose une implication personnelle plus accentuée par rapport à l'objet de ma croyance et qu'il affirme une existence. Mais c'est l'expression « croire *en* » qui marque le plus haut degré d'investissement de la croyance et qui connote à la fois la force de l'engagement personnel et la valeur de ce en quoi l'on croit. Comme le remarque Paul Ricoeur, lorsqu'on se situe à ce niveau, la croyance « désigne non seulement un haut degré subjectif de conviction, mais un engagement intérieur et, si l'on peut dire, une implication de tout l'être dans ce en quoi ou celui en qui l'on croit ». Ce qui implique le plus haut degré de confiance.

C'est donc la confiance accordée à quelque chose ou à quelqu'un, l'acte de croire en lui-même, qui doit retenir l'attention et non pas l'infinité des croyances constituées comme des contenus. Les croyances ne tiennent leur existence, c'est-à-dire leur condition de possibilité, que de la croyance en tant qu'acte intellectuel qui vise de manière spécifique son objet. Le point important encore une fois, tient au fait que, dans son acception la plus générale, la croyance désigne une attitude mentale d'acceptation ou d'assentiment qu'accompagne un sentiment de persuasion ou de conviction intime. Elle porte sur des propositions ou des énoncés qui sont tenus pour vrais. Ce tenir pour vrai constitue à la fois le noyau de sens de la notion de croyance et la raison de sa difficulté. Les croyances sont nécessairement secondes par rapport à *la* croyance, c'est-à-dire à la possibilité même de croire, d'accorder foi, créance, crédit, confiance, même si un usage courant du terme « croyance » tend insidieusement à l'assimiler à telle ou telle croyance constituée. »